

les fictions riches que nous avons produites. Ce ne serait pas la première fois dans l'histoire qu'une civilisation ayant accompli de si belles choses serait anéantie, il est tout à fait possible que la nôtre le soit. Mais en fait, davantage que sur ce plan-là, je suis inquiète dans le domaine écologique. Notre planète s'est passée de la présence humaine pendant des dizaines de millions d'années et pourrait parfaitement s'en passer encore ; à elle, son réchauffement ne fait ni chaud ni froid. En revanche, le mal que nous nous faisons à nous-mêmes est en passe de devenir irrémédiable.

NECTART

Remerciements à Jessica Régnier, Jean-Gabriel Carasso et Christophe Martin pour leur précieux concours dans l'élaboration de cet entretien.

1. Dans une interview radiophonique réalisée peu de temps avant sa mort, en 2008.
2. Gallimard, 2008.
3. *Macbeth*.

NANCY HUSTON EN ONZE DATES :

1953 : naissance à Calgary (Alberta) au Canada.
 1959 : départ de sa mère, d'abord pour Chicago puis Londres, Madrid, Montréal.
 1973 : arrivée à Paris pour une année d'études, décide de s'y installer.
 1979 : rencontre l'historien des idées Tzvetan Todorov, avec qui elle aura deux enfants.
 1981 : publication de son premier roman, *Les Variations Goldberg*.
 1996-1997 : prix Goncourt des lycéens et prix du Livre Inter pour *Instruments des ténèbres*.
 2006 : prix Femina et France Télévisions pour *Lignes de faille*.
 2010 : adaptation au théâtre de *Lignes de faille* par Catherine Marnas.
 2011 : écrit et lit *Le Mâle entendu*, concert littéraire avec Édouard Ferlet (piano), Jean-Philippe Viret (contrebasse) et Fabrice Moreau (batterie).
 2013 : devient la compagne du peintre suisse Guy Oberson, rencontré en 2010.
 2014 : écrit un récit autobiographique, *Bad Girl*.

POUR ALLER PLUS LOIN DANS L'ŒUVRE DE NANCY HUSTON :

ROMANS

- 1994 : *La Virevolte*, Actes Sud, rééd. J'ai lu.
- 1996 : *Instruments des ténèbres*, Actes Sud, rééd. J'ai lu.
- 1998 : *L'Empreinte de l'ange*, Actes Sud.
- 2003 : *Une adoration*, Actes Sud.
- 2006 : *Lignes de faille*, Actes Sud, rééd. J'ai lu.
- 2010 : *Infrarouge*, Actes Sud.
- 2013 : *Danse noire*, Actes Sud.

ESSAIS

- 1990 : *Journal de la création*, Le Seuil.
- 2000 : *Limbes/Limbo. Un hommage à Samuel Beckett*, Leméac/Actes Sud.
- 2004 : *Professeurs de désespoir*, Actes Sud.
- 2004 : *Âmes et corps. Textes choisis (1981-2003)*, Actes Sud.
- 2012 : *Reflets dans un œil d'homme*, Actes Sud.

RÉCIT

- 2014 : *Bad Girl. Classes de littérature*, Actes Sud.

Bibliographie complétée sur nectart-revue.fr/huston

PLACE DES ARTISTES

Dans cette revue qui privilégie la réflexion et l'analyse, il nous a semblé essentiel de donner la parole aux artistes pour vous livrer d'autres points de vue, d'autres points de fuite. À partir de deux questions auxquelles ils peuvent répondre (ou non) très librement : À quel moment et dans quelle circonstance avez-vous ressenti que l'art peut agir sur le monde ? Quel rôle vous assignez-vous dans la société en tant qu'artiste ?

MARION AUBERT

« *Et puis, la vie m'a prise... »* »

Longtemps je me suis dit *le théâtre m'a sauvée du monde*. Il m'a arrachée à des vies possibles, tracées, sans aucun doute dignes d'être vécues *mais pas pour moi, non merci*, pensais-je, *hors de question de devenir ministre ou secrétaire d'État*, et lorsque je suis entrée au conservatoire, j'ai eu le sentiment d'être sauvée. Et je crois que je ne pensais qu'à ça. À ma fuite hors d'un monde qui me semblait si ce n'est monolithique, du moins ankylosé. Et je fuyais vers d'autres mondes, ceux des comiques et des poètes, je fuyais dans le *Captif amoureux* de Genet sans y rien comprendre, je fuyais dans des langues qui étaient comme des pays, mais je fuyais aussi, et surtout, par mes camarades, et nos vies étaient habitées, puissantes, et le monde nous concernait peu. Je ne savais d'ailleurs que très confusément d'où je venais. Je ne savais pas encore que j'étais femme. Et blanche. Et française. Et jeune. Et hétérosexuelle. J'étais tout. On était tout. Le monde, c'était nous. Et l'art nous avait bien frappés. Et puis, la vie m'a prise. Quand je dis *la vie*, c'est quoi ? Sans doute je pense à la vie pratique, de la naissance des en-

fants à la mise en place de l'emploi du temps (qui travaille ? à qui/à quoi dédions-nous notre temps ?), de la gestion d'une compagnie à la découverte du milieu (n'est-il pas ankylosé, lui aussi ???), je pense aussi à la vie percutée par les événements (du 11 Septembre à la crise des réfugiés, en passant par *Charlie Hebdo*, Le Pen au second tour, et maintenant Ménard à Béziers, et quoi demain ?), mais au fond, je pense surtout à des rencontres – avec des hommes qui m'ont bien fait comprendre que je n'étais qu'une femme (ou un cul), des Anglais qui m'ont fait comprendre combien j'étais *so Frenchy*, des institutions combien je n'étais rien –, rencontre avec la honte – et la surprise – d'être si rien, rencontres avec ma propre sottise, l'ignorance à perte de vue, mais aussi – l'espoir est sauf ! – avec des êtres d'exception, parfois artistes, d'autres fois non, lumineux et inquiets, agissant davantage sur le monde que je ne le fais. Et toutes ces rencontres m'ont rendue au monde, et à moi-même – c'est ça, l'étonnement. J'ai saisi à peu près qui j'étais, où j'étais, et je tente depuis, bon an mal an, de dealer avec les injonctions

Photo DR



de l'époque, et toute forme d'assignation. J'essaie, sans cesse, de *déborder*. Alors qu'est-ce que je fais, dans les faits ? La même chose qu'avant. Sensiblement. J'écris, et je monte des spectacles avec la Compagnie. On va dans les écoles, les parcs, les marchés. À New York, à Niort, à la Réunion bientôt. Cool. Je vais sur des aires d'autoroutes, à la boucherie, à mon bureau (c'est pas très spectaculaire). Je zone. Je tombe dans des livres de science-fiction. J'essaie d'aller là où je ne m'attends pas. Souvent, y'a personne qui m'attend. Et je vais chez moi, et je n'y reconnais rien. Et je me sens étrangère partout, à ne me plus rien comprendre. Et j'ai parfois la sensation d'être une artiste lorsque je suis là où rien ne me prédestinait à être. Comme un cheveu dans la soupe. Est-ce que ça agit sur le monde, un cheveu ? Bof. Mais c'est là. Ça flotte. Ça rappelle des trucs qu'on voudrait pas trop voir. Ou pas trop se rappeler. Ou qu'on n'avait pas vus. Et alors, peut-être, une action est possible. Quelque chose va se mouvoir. Et nos vies n'auront pas été de pauvres vies. Et ça ira mieux.

NECTART

Marion Aubert est diplômée de l'Ensad de Montpellier. En 1996, elle écrit son premier texte pour le théâtre : *Petite pièce médicament*. Cette pièce est créée l'année suivante, date à laquelle elle fonde la compagnie Tire pas la Nappe (www.tirepaslanappe.com) avec Marion Guerrero et Capucine Ducastelle. Depuis, toutes ses pièces ont été créées dans des mises en scène de Marion Guerrero.

Marion Aubert répond aussi aux commandes de différents théâtres, metteurs en scène ou chorégraphes, parmi lesquels le Théâtre du Rond-Point, la Comédie-Française, la Comédie de Valence, le CDR de Vire, le Théâtre Am Stram Gram de Genève, le Théâtre du Peuple de Bussang, Philippe Goudard, Guillaume Delaveau, Babette Masson, Matthieu Cruciani, Marion Lévy, Kheireddine Lardjam, Hélène Arnaud...

Ses pièces sont éditées chez Actes Sud-Papiers, et certaines sont traduites en allemand, anglais, tchèque, italien et catalan. Elle a reçu le prix Nouveau Talent Théâtre en 2013. Elle est aussi marraine de la promotion 26 de la Comédie de Saint-Étienne, intervenante au département d'écriture de l'Ensatt et membre fondatrice de la Coopérative d'écriture initiée par Fabrice Melquiot.

TOM DE PÉKIN

« *Le miroir du chien* »

La place de l'artiste dans la société ? Entre chien et loup... Un merveilleux animal de compagnie, bien nourri il vous sera fidèle. Sa chance ? Qu'il attrape la rage...



Tom de Pékin vit et travaille à Paris. Il a fondé et dirigé avec l'artiste Guillaume Dégé les éditions des 4 Mers de 1994 à 2002.

En tant que militant, artiste, graphiste et réalisateur, il s'intéresse aux rapports texte-image, aux détournements graphiques. Il met en exergue l'assignation de genre qui conditionne les différents aspects de la vie sociale et en détourne les codes visuels.

En mars 2009 est parue chez Septembre Éditions une importante monographie proposant une rétrospective de son œuvre (2000-2008), couplée à une présentation des différentes procédures utilisées dans son entreprise de contre-propagande *queer*.

NECTART



Photo DR



NATHALIE GARRAUD

« S'arracher... »

Beyrouth, 5 septembre 2015. L'avion atterrit à 19 h. Je suis arrêtée à la douane parce que figure toujours sur ma fiche de la Sûreté générale le statut d'« artiste », celui affiché par les prostituées, et que le douanier a envie de savoir combien de temps je vais me produire sur le territoire... Il finit, comme d'habitude, par photocopier mon passeport et me le rendre d'un air entendu (milibidineux mi-suspicieux). Je prends un taxi qui, pour une fois, ne me dit pas « c'est joli Paris » et m'expose avec empathie son avis sur la situation catastrophique de la France et de l'Europe en général (« *it's the same all over the world...* »), soulagé de ne plus avoir à penser que son pays est le pire endroit où vivre, enfanter, respirer... 20 h 20 à Hamra, je descends dans la cave où se terre un grand théâtre de Beyrouth (le théâtre se fait toujours dans les trous) et je serre les amis de Zoukak dans mes bras, quelques minutes avant qu'ils n'entrent en scène. Il y a dans cette étreinte rapide une fraternité ancienne, un accord politique, un défi à toutes les séparations, un pur présent, une urgence.

Quelques jours plus tard. Réveil dans un brouillard de sable. La veille, la manifestation dans le centre de Beyrouth, l'alcool, la parole déliée avec tous les vieux amis, la nuit qu'on traverse dans la chaleur, le sable, et les peines qui finissent par se dire très tard, très ivres. Les larmes coulent, mais le désespoir ne nous écrase pas. Et la question revient, ici comme partout : Croyons-nous suffisamment au pouvoir de notre art pour continuer à le faire ? Dans quelle bataille devons-nous jeter nos forces ? Et elle se pose brutalement, concrètement, sans posture, sans indulgence, sans sentimentalisme. Seulement parce que la situation demande qu'on se montre à sa hauteur. Il n'y a aucune vérité qui ne demande du courage, de la patience et surtout une résistance résolue à l'indulgence et à la tendresse paresseuses qu'on développe pour soi-même, pour « son monde »... À chaque fois que je mets les pieds ici, c'est pour réapprendre une chose que j'y ai déjà apprise : il faut s'arracher à soi-même, rayer de la carte les cas de conscience, les rem-

placer par des questions qui doivent être posées, partagées, et continuer à faire le travail de la pensée, de l'éclaircissement, le travail qui ne s'occupe pas trop de soi, sans se justifier, sans vouloir être justifié. Refuser la justification et chercher la justice.

Paris, 12 novembre 2015. Je tente de répondre à la question posée par la revue NECTART : « À quel moment et dans quelle circonstance avez-vous ressenti que l'art peut agir sur le monde ? » La première intuition qui m'a engagée sur un plateau de théâtre à 16 ans, c'était sûrement un mouvement de refus : le désir obscur d'arrachement à une identité assignée, au monde « constitué » de la bourgeoisie provinciale avec qui je partageais les bancs du lycée, à ses habitudes et à son assurance – loi des « milieux » que je finirai par retrouver quelque temps plus tard, dans les écoles ou dans les théâtres, et à laquelle il faudra de nouveau s'arracher. Mais déjà, au désir d'une vie nouvelle s'accrochait la nécessité de *faire*, avec d'autres, de partager les problèmes et les questions que pose une action inconnue.

Je suis partie au Liban travailler dans des camps de réfugiés palestiniens. Dans *Un captif amoureux*, que je lisais à cette époque, Genet disait : « J'avais accueilli cette révolte de la même façon qu'une oreille musicienne reconnaît la note juste. » Je reconnaissais cette phrase.

Quand je suis rentrée, j'avais appris qu'aucune action humanitaire ne rétablit de justice, qu'aucun art n'agit directement sur une situation politique. Mais je savais aussi qu'en tout lieu, le théâtre pouvait constituer une expérience subjective et collective, laborieuse et lumineuse : un affranchissement, une émancipation (aussi fugace soit-elle) de l'ordre, l'épreuve d'une contradiction.

C'est à partir de là que s'est éclaircie, pour moi, la visée du théâtre que nous essayons de faire aujourd'hui : un théâtre qui propose à ceux qui le font et à ceux qui y participent comme spectateurs une expérience de pensée collective (irréductible à une esthétique ou à une expression).

Ce théâtre de l'expérience ne procède ni d'un type de théâtre, ni d'un protocole reproductible qui en garantirait l'effectivité, mais il nous engage dans une pensée/pratique qui en passe par certains *points* : l'invention d'une nouvelle discipline de troupe (qui crée du commun face à l'individualisation libérale des métiers), l'écriture de nouveaux poèmes (qui crée d'autres exigences que le travail du répertoire ou des « matériaux » collectés), l'indépendance d'une politique de production (qui ne délègue pas à d'autres la pensée de ses conditions).

Nathalie Garraud est metteuse en scène. Après une formation d'actrice, elle crée la compagnie du Zieu en 1998, lieu de recherche et d'expérimentation où se croisent de jeunes auteurs et acteurs. Entre 2003 et 2005, après une expérience marquante dans les camps de réfugiés palestiniens du Liban, elle crée en France *Les Européens* de Howard Barker, mise en scène qui signe la structuration professionnelle de la compagnie. Depuis 2006, elle codirige la compagnie du Zieu avec le dramaturge Olivier Saccomano. Réunissant autour d'eux une troupe d'acteurs et de techniciens, ils travaillent sous forme de cycles d'écriture et de création : *Les Suppliants* (cycle sur la tragédie), *C'est bien C'est mal* (sur la jeunesse), *Spectres de l'Europe* (sur la figure de l'étranger). Parallèlement, Nathalie Garraud continue à mener des projets à l'étranger, notamment au Moyen-Orient en compagnonnage avec le collectif Zoukak (Beyrouth).

JOËL POMMERAT

« *L'artiste, pas plus intéressant qu'une autre personne!* »

J'ai sans doute fait de l'art pour échapper à une certaine simplification dans laquelle la vie ordinaire nous entraîne. Je crois que l'art peut avoir une influence non pas sur le monde mais sur la perception que nous avons du réel. Dans mon théâtre, je m'efforce donc d'éviter de simplifier, pour placer le spectateur à un endroit d'écoute et d'émotion particulier, de complexité.

Avec l'art, on peut déranger, bousculer, mais on ne transforme pas les choses, pas comme la politique le permet, du moins en théorie.

Avec *Ça ira (1) Fin de Louis*, j'ai cherché à faire un spectacle qui mette les spectateurs dans la position d'être contemporains des événements, qui les immerge dans l'énergie et le conflit révolutionnaires. Ce qui se passe après l'expérience de la représentation ne me regarde pas.

Je suis engagé dans ma vie, dans ma compagnie, dans la vie théâtrale. J'essaie de développer une manière de travailler, de mettre en relation des idéaux avec certaines réalités, et cela demande de l'engagement. Mais je ne m'assigne aucun rôle social. Je n'ai pas de message à transmettre ni de cause à défendre, aucune mission. Pourquoi considère-t-on que l'artiste est une personne plus intéressante qu'une autre ?

J'essaie de faire le théâtre que je sais faire et qui me touche. L'expérience vaut pour moi autant que pour les spectateurs. Je pense aux surréalistes, à cette forme de subversion artistique, quelque chose qui bouscule nos représentations mais qui ne peut pas être récupéré de façon simple.

NECTART

Joël Pommerat, auteur-metteur en scène né en 1963, a fondé la compagnie Louis Brouillard en 1990. Il ne met en scène que ses propres textes. Selon lui, il n'y a pas de hiérarchie : la mise en scène et le texte s'élaborent en même temps pendant les répétitions ; c'est pour cela qu'il se qualifie d'« écrivain de spectacles ». Il crée *Pôles* en 1995, puis la trilogie *Au monde* (2004), *D'une seule main* (2005), *Les Marchands* (2006). Il reprend *Au monde*, *Les Marchands* et *Le Petit Chaperon rouge* en 2006 au festival d'Avignon, et y crée *Je tremble (1 et 2)* deux ans plus tard. En 2010, il présente *Cercles/Fictions* dans un dispositif circulaire, qu'il explore à nouveau dans *Ma chambre froide* l'année suivante. En 2013, il crée *La Réunification des deux Coréas* dans un dispositif bifrontal. Son dernier spectacle, *Ça ira (1) Fin de Louis*, a été créé en septembre 2015 dans le cadre de Mons, capitale européenne de la culture.

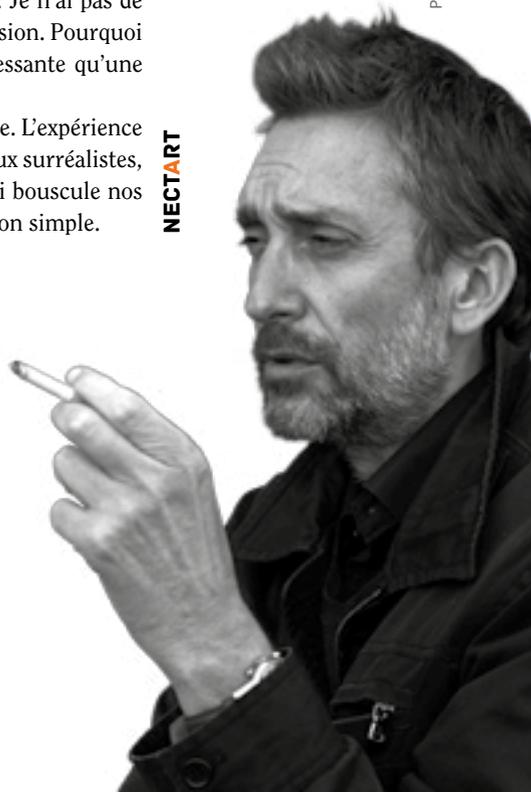


Photo Elizabeth Carecchio

ENJ EUX CULT URELS